



GONZO H.S.T.
LAS VEGAS PARANO

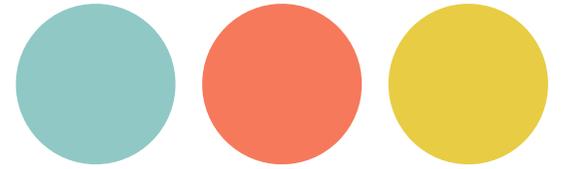
POPULAR LIBRARY 0-445-03431-6 \$2.50

"The Best Book on the Dope Decade"
—*The New York Times Book Review*

FEAR AND LOATHING IN LAS VEGAS

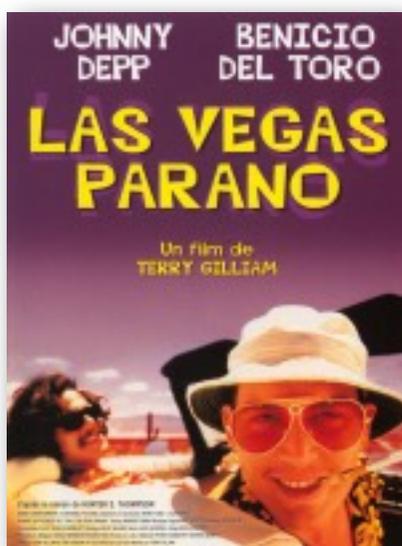


Hunter S. Thompson
Bestselling Author of
THE GREAT SHARK HUNT



Las Vegas Parano - Fear and Loathing in Las Vegas
Un roman de Hunter S. Thompson
Edition originale Random House, 1972

Las Vegas Parano
Une équipée sauvage au coeur du rêve américain
Un roman de Hunter S. Thompson
Traduction Philippe Mikriammos
Parution poche Folio, 2010
304 pages, 7,50 euros



Las Vegas Parano
Un film de Terry Gilliam, 1998
Durée 1h59

A quoi bon ? Quand le rêve américain semble s'être un peu perdu en route, à l'orée des années 70, à quoi bon lui courir après pour perdre définitivement toutes ses illusions d'un monde d'après qui peine à s'imposer ? Les années 60, et tous ses bouleversements, sont désormais derrière Hunter S. Thompson et ses concitoyens et le mouvement hippie décline sous les coups de boutoir d'un gouvernement Nixon qui a su faire croire aux Américains que ces hippies étaient le symbole de la décadence et du déclin de cette bonne vieille société traditionnelle qui doit désormais reprendre ses droits. Hunter S. Thompson, qui n'a jamais été un fervent défenseur du mouvement hippie, lui préférant le mouvement beat, poursuit son rêve américain en se défonçant, et sans qu'aucune idéologie ne soit sous-jacente. *Fear and Loathing in Las Vegas*, que l'on devrait traduire littéralement par *Peur et répugnance à Las Vegas*, mais dont le titre français *Parano* est peut-être plus proche de ce qui se vit dans ce roman, est une oeuvre qui permet finalement aux protagonistes, et aux lecteurs qui les accompagnent, de revenir les pieds sur terre après s'être échappé un temps dans des paradis artificiels qui n'auront pas toujours été aussi paradisiaques qu'on aurait pu l'espérer. On sait bien que l'état d'esprit et les dispositions dans lesquels on se trouve au



Extrait p. 16-17

« Les rédacteurs m'avaient également donné trois cents dollars en liquide que nous avions déjà presque entièrement dépensés pour acheter des drogues extrêmement dangereuses. Le coffre de la voiture ressemblait à un labo ambulante de la brigade des stupéfiants : nous avons deux sacoches d'herbe, soixante-quinze pastilles de mescaline, cinq feuilles d'acide-buvard carabiné, une demi-salière de cocaïne, et une galaxie complète et multicolore de remontants, tranquillisants, hurlants, désopilants... sans oublier un litre de tequila, un litre de rhum, un carton de Budweiser, un demi-litre d'éther pur et deux douzaines d'ampoules de nitrite d'amyle. »

moment de l'usage peuvent avoir une incidence sur les effets. Or, Raoul Duke, le journaliste, et Horatio Alger - qui se fait appeler Docteur Gonzo - son avocat et néanmoins ami, ont un cerveau comptabilisant déjà certainement au compteur quelques heures de route de déconvenues avant de se rendre à Vegas. Cette ville est la destination ultime, aux dires des deux compères, quand il s'agit de partir en quête du rêve américain, ou du moins de le mettre en action, comme le dit le journaliste... Mais qu'étaient-ils donc allés chercher dans cette galère ? Si chevaucher le rêve américain consiste simplement à profiter de la vie aux frais de la princesse, s'en mettre plein le cerveau, laisser des notes de room service conséquentes impayées et mettre à sac en toute impunité des chambres d'hôtel de luxe, alors Duke et Gonzo ont certainement atteint leur but... Mais ne précipitons pas trop vite l'action...

L'aventure démarre sur les chapeaux de roues, en Californie, dans le Polo Lounge du Beverly Hills Hôtel où Raoul Duke, visiblement en mal de propositions de travail, reçoit par téléphone celle de *Sports Illustrated* de couvrir à Las Vegas la fameuse course hors circuit de motos et buggis, la Mint 400, qui se coure dans le désert du Nevada et est financée par le propriétaire du Mint Hôtel où ils séjourneront. Même si le journaliste n'est aucunement spécialiste de la question, il ne peut refuser cette proposition d'aller faire une virée dans cette ville mythique de l'ouest américain, ville où les casinos sont ouverts 24h/24h sans qu'il soit d'ailleurs question dans le récit des problématiques du jeu compulsif, ce qui n'a rien d'étonnant pour l'époque... Même si l'objectif pour nos deux compères n'est pas de dépenser tout leur argent dans les casinos de Vegas, ce n'est pas une raison pour partir à vide. Raoul Duke n'arrive à obtenir comme avance de frais que trois cents malheureux dollars, mais compte bien se faire rembourser ses dépenses réelles par la suite. Son avocat décide de l'accompagner dans cette aventure, mais pas question de se rendre à Vegas sans avoir loué au préalable une Cadillac décapotable rouge, avoir récupéré un magnétophone, une réserve de cocaïne, et un narguilé pour fumer sa marijuana. Et puis, tant qu'à faire, quitte à se charger en psychotropes pour la grande aventure, autant



Extrait p. 71-72

« Là réside l'avantage principal de l'éther : il vous fait vous comporter comme le soulard du village dans quelque primitif roman irlandais... perte totale de toutes les capacités motrices de base : vision embrouillée, aucun équilibre, langue paralysée - rupture de toute coordination entre corps et cerveau. Ce qui ne manque pas d'intérêt, car le cerveau continue à fonctionner plus ou moins normalement... à dire vrai, vous vous voyez vous comporter de cette déplorable manière, mais vous ne pouvez rien y faire... Ah ! Diabolique éther - complète drogue du corps. L'esprit recule d'horreur, incapable de communiquer avec la colonne vertébrale. Les mains s'agitent comme des démentes, incapables de sortir du fric de la poche... rires faux et chuintements de bouche... tout en souriant toujours. L'éther est la drogue parfaite pour Las Vegas. »

remplir sa valise de tout ce que Los Angeles met à disposition. Ce seront donc cannabis, mescaline, LSD, cocaïne, poppers, alcool et éther qui seront du voyage car, comme le dit Duke, « *une fois qu'on commence sérieusement une collection de drogue, on a tendance à vouloir la pousser jusqu'au bout* ». Il met aussi en avant le *facteur psychosocial* d'une existence compliquée pour justifier la nécessité de « *se bourrer de produits chimiques les plus atroces, puis descendre à tombeau ouvert de Hollywood à Las Vegas.* ». Pas besoin de chercher midi à quatorze heures. Le chargement de la Cadillac est un remède à la morosité ambiante...

Et voilà donc nos deux grands fous embarqués dans un road trip de quatre bonnes heures pour atteindre Las Vegas à travers le désert. Les drogues sont ingérées, sniffées, inhalées au cours du voyage, et leurs effets se font ressentir suffisamment vite pour impacter inévitablement une conduite qui a bien de la chance de profiter d'une route particulièrement droite. Seul un auto-stoppeur impressionnable fera les frais d'un voyage tourmenté et décidera même de fuir à la première occasion... L'arrivée à Las Vegas et à l'accueil du Mint hôtel constitue le climax de la manifestation des effets cumulés de toutes les substances consommées pendant le trajet. Duke est victime d'hallucinations toutes aussi effrayantes les unes que les autres, et ne se sort de ce guêpier que grâce au Dr Gonzo. Toujours est-il que dans cette ville en multicolore et tout en excès, le comportement du journaliste passe comme une lettre à la poste. On met ses difficultés de communication et envolées paranoïaques sur le dos d'un usage immodéré d'alcool. Après tout, toutes les ivresses se ressemblent pour peu qu'on ne connaisse pas vraiment la différence entre un stimulant et un dépresseur du système nerveux central. Tous les produits et usagers dans le même panier. Cela permet du moins à Raoul Duke et à son avocat de passer finalement inaperçus... C'est l'alcool qui fera redescendre un Duke qui se méfie même du photographe, Laserda, qui l'attend et est censé le suivre sur la course motorisée du lendemain... De cette course, le journaliste ne verra d'ailleurs pas grand-chose tant les folles embardées dans le désert et le sable qu'elles soulèvent la rendent opaque. Raoul Duke n'est pas



Extrait p. 100-101

« San Francisco autour de 1965 constituait un espace-temps tout à fait particulier où se trouver. Peut-être que ça signifiait quelque chose. Peut-être pas, à longue échéance... mais aucune explication, aucun mélange de mots ou de musique ou de souvenirs ne peut restituer le sens qu'on avait de se savoir là et vivant dans ce coin du temps et de l'univers. Quel qu'en était le sens. L'histoire est dure à connaître, à cause de toute la merde qu'on rajoute ; mais même sans être sûr de l'«histoire», il paraît totalement sensé de penser que de temps à autre, l'énergie de toute une génération mûrit en une longue et belle fulguration, pour des raisons que personne ne comprend vraiment sur le coup - et qui rétrospectivement, n'expliquent jamais ce qui s'est passé. »

téméraire ni même passionné par son sujet. Il préfère les tournées des casinos, sous mescaline et éther, avec le Dr Gonzo qui n'est pas le dernier à consommer. Les effets sur l'esprit et le corps du journaliste des différentes substances sont décrits avec précision et nous donnent une idée de l'état dans lequel il vit ses aventures. Pas question pour lui de rester sobre. Les usages s'enchaînent pour être sûr de ne pas rester trop longtemps en équilibre. Un acolyte rattrapera l'autre si les choses dégénèrent, et elles ne tarderont pas à dégénérer... Toujours est-il que le journaliste prend vite conscience que si son séjour se prolonge à Vegas, ce n'est sûrement pas pour une course de motos sans intérêt, mais bien pour se payer une bonne tranche de défonce psychotique...

La première erreur de Duke dans toute cette agitation neuronale, est d'avoir laissé trop longtemps le Dr Gonzo seul et équipé d'une arme blanche qu'il a tendance à dégainer un peu vite. Le temps pour le journaliste de garer la Cadillac au parc de stationnement, et l'avocat a saccagé la chambre dans laquelle les valises ont été posées. Immérgé dans la baignoire, il demande à ce qu'on l'électrocute, en plein orgasme psychédélique, avec le transistor sur lequel passe une musique des *White Rabbit*. En compensation, il recevra sur la tête un pamplemousse frais... Petite parenthèse nostalgique dans le récit pour Raoul Duke : ce temps de vie à San Francisco au milieu des années 60 où les rencontres paisibles avec quelques membres de la Beat Generation lui font oublier les excès guerriers et suicidaires de son avocat dans une ville de Vegas qui ne respire pas, elle, la sérénité, loin s'en faut. Se replonger dans ce temps passé donne l'occasion à l'écrivain Hunter S. Thompson de tenter de restituer par écrit l'ambiance, l'esprit, et les étincelles de l'époque ou du moins les ondes positives qui y circulaient... Dans l'immédiat, étant donné la note salée de l'hôtel, et le fait que le Dr Gonzo ait profité de la nuit agitée de Duke pour se tailler la route sans le prévenir, le journaliste décide de fuir Las Vegas dès le lendemain matin, mais sans argent et sans aucun article à rendre au journal sportif... Un télégramme de son ex-futur ami, à savoir le Dr Gonzo, le retiendra finalement à Las Vegas. Le nouveau sujet que Raoul Duke aura à traiter n'est pas dénué d'ironie comme



Extrait p. 147-148

« Heureusement, personne ne me déranga pendant que je faisais un rapide inventaire de la sacoche. La planque était dans un désordre irrémédiable, tout brassé ensemble et à moitié écrasé. Quelques pastilles de mescaline étaient réduites en une poudre marron rougeâtre, mais j'en comptais à peu près trente-cinq ou quarante encore intactes. Mon avocat s'était enfilé tous les tranquillisants, mais il restait pas mal d'amphés... plus d'herbe, le flacon de coco était vide, un seul buvard d'acide, un bon bout de hash à l'opium et six amyles égarés... Pas assez pour du sérieux, mais un rationnement prudent de la mescaline nous permettait sans doute de tenir les quatre jours de Conférence sur les drogues. »

nous le verrons, et sera l'objet de la deuxième partie du récit. En attendant, le journaliste fomentait toujours sa fuite de Vegas car il sentait que le télégramme du Dr Gonzo et la conférence qu'il est invité à suivre pour pondre un nouvel article, est un traquenard. Après moult tergiversations, la route de retour à Los Angeles est prise, chargée en adrénaline. L'arrestation, sans conséquence, par un policier pour excès de vitesse et la rencontre inattendue de l'auto-stoppeur du début du récit, exacerbe la parano d'un homme qui ne demande plus qu'à rentrer chez lui et s'enfoncer sous la couette pour oublier un séjour à Vegas qui n'a pas été aussi jouissif que prévu. Un coup de fil à son avocat gonzo pour qu'il le rassure, l'invite à reconsidérer sa fuite et à accepter de revenir s'installer dans la suite de l'Hôtel Flamingo réservé pour lui et pour son compagnon d'infortune qui l'y attend...

A cette deuxième arrivée à Vegas, Duke fait l'inventaire des drogues restantes dans sa mallette et n'hésite pas à se recharger en alcool, puis en éther et même en amyles (poppers) dans une pharmacie locale... Dr Gonzo, qui l'attend nu à l'hôtel, n'est pas seul, il a emballé une très jeune femme prénommée Lucy, en fugue de chez ses parents, jeune femme qu'il a bourrée d'acide pour la mettre sous influence et pouvoir profiter d'elle. Même si Lucy est encore bien enfoncée dans son trip, Duke, toujours prompt à tout faire pour limiter les problèmes qui encombreront son cerveau et alimentent sa parano, conseille à son avocat, par précaution, de la laisser filer et l'envoyer dans une chambre réservée pour elle dans un autre hôtel de Vegas. Duke n'a pas envie que lui et son avocat soient accusés par la suite d'être coupables d'avoir soumis chimiquement la jeune femme pour en faire un objet sexuel... Mais revenons à la raison pour laquelle Raoul Duke a été rappelé à Las Vegas. Il s'agit de suivre la Conférence Nationale des Procureurs autour de la problématique des usages de stupéfiants. « *Si les cochons se rassemblaient à Vegas pour une conférence au sommet sur la Drogue, nous pensions que la Culture de la drogue se devait d'être représentée.* » Alors pourquoi pas s'y rendre en se faisant passer pour des procureurs, même si Duke et Gonzo n'en ont pas l'allure, et profiter de l'incongruité de cette situation. Un



Extrait p. 195

« Je ne pouvais plus bouger. Paralytie totale à présent. Chaque muscle de mon corps était contracté. Je ne pouvais même pas remuer les yeux, encore moins tourner la tête ou parler... .. La mort. J'en étais sûr. Mes poumons eux-mêmes ne semblaient plus fonctionner. J'avais besoin qu'on me fasse de la respiration artificielle, mais j'étais incapable d'ouvrir la bouche pour le demander. J'allais mourir. Gisant sur ce lit, incapable de bouger... eh bien, au moins, ça ne fait pas mal. Je vais probablement perdre conscience dans quelques secondes, et puis après, peu importe. »

journaliste gonzo a aussi sa place ici... Alors, avant s'assister à ce congrès de fervents opposants aux usages de drogues, pourquoi pas se mettre la tête à l'envers ? Un nouveau produit fait son apparition dans le récit, l'adrénochrome, produit déniché par le Dr Gonzo auprès d'un « *maboul branché sur le culte de Satan* », et présenté comme issu de la glande médullo-surrénale d'un corps humain vivant. Les effets de ce produit font ressembler ceux de la mescaline non coupée aux agitations procurées par un soda au gingembre, nous annonce le Dr Gonzo... Cette substance existe bel et bien, est un dérivé de l'adrénaline, mais ne fait pas partie de la liste des stupéfiants. Quant à la manifestation de ses effets, présentés dans le roman de Hunter S. Thompson et le film de Terry Gilliam, elle a suffi à lancer le mythe de leur puissance et leur dangerosité...

Les mythes véhiculés sur les drogues et leurs usagers, Raoul Duke et le Docteur Gonzo y seront confrontés aussi dans les discours des "spécialistes" qui défilent au pupitre de la convention sur les drogues, et ce devant un auditoire tout acquis à la cause diabolisatrice. Parmi les certitudes véhiculées ici, entre autres : le surnom donné à un joint de cannabis par les usagers, surnom qui serait *Roach*, pour *cockroach*, c'est-à-dire *cafard* en français, car un joint ressemblerait à un cafard ; le concept de "retours" d'effets qui fait qu'un usager de LSD peut être victime de ses effets six mois après la prise alors qu'il pensait être débarrassé du produit... Le journaliste et son avocat décident de fuir cette conférence et nettoieront leur esprit dérangé par les discours entendus par une surconsommation d'alcool et autres drogues, et ce peut-être pour faire inconsciemment la nique à ce millier de policiers présents ce jour-là... La suite du récit, et la fausse note d'éditeur présenté en début du chapitre 9, laisse entendre que Duke « *a complètement perdu les pédales* ». Pour ce chapitre-là le récit laissera la place à la retranscription d'un enregistrement audio... Toujours est-il que le journaliste et l'avocat ne resteront pas plus longtemps à Vegas, et regagneront leurs pénates pour profiter du calme très relatif de leur home sweet home...



Extrait p. 293

« Le gros marché, ces temps-ci, est dans les tranquillisants. Les petites pilules rouges et la schnouf - séconal et héroïne -, ainsi qu'un brouet de sorcières de mauvaise herbe domestique saupoudrée de tout ce qu'on peut imaginer, de l'arsenic au soporifique pour canasson. Ce qui se vend, aujourd'hui, c'est tout ce qui Vous Démolît la Tête - tout ce qui vous fait sauter les plombs dans la cervelle et vous laisse le plus longtemps possible bon à ramasser à la petite cuiller. Le marché des ghettos a fleuri dans les banlieues. L'habitué des tranquillisants cherche vengeance et s'est tourné vers la piquouse et même la grosse veine... Et pour chaque ex-amphétard qui a fini dans la blanche pour se soulager, il y a deux cents gosses qui sont passés direct du séconal à la seringue. Ils n'ont même pas pris la peine de tâter des amphés. »

Le roman de Hunter S. Thompson prend appui, même si certains événements et usages ont été exacerbés, sur ce qu'ont vraiment vécu Hunter S. Thompson et son ami avocat Oscar Zeta Acosta. Si l'action du récit se déroule sur une bonne semaine, dans la réalité, elle s'est déroulée en deux phases et sur un mois de temps. Si la première partie du périple a effectivement été financée par un magazine de sport qui refusa de publier l'article car il ne répondait pas à leur attente, la seconde partie l'a été par *Rolling Stone* qui avait accepté de faire une avance de frais sur un récit qui sera publié en deux parties, les 11 et 23 novembre 1971. Le roman paru, lui, chez *Random House* en juillet 1972. Une autre différence, de taille entre la fiction et la réalité, du moins d'après Oscar Zeta Acosta, est que l'avocat est présenté dans le roman comme un Samoan, alors qu'il est en réalité d'origine mexicaine. Membre du *Chicano Rights Movement*, et défenseur engagé des minorités opprimées, Acosta prit mal ce que Thompson lui présenta pourtant comme une protection de sa réelle identité, et il se brouilla avec l'écrivain. On n'a malheureusement plus de nouvelles de cet avocat depuis 1974, et il est bien possible qu'il soit arrivé malheur suite à ses engagements et ses liens avec le trafic de stupéfiants... Quant à l'adaptation cinématographique que proposa Terry Gilliam en 1998, elle est particulièrement fidèle au texte de Hunter S. Thompson qui apparaît d'ailleurs, très furtivement, dans la fiction. Le film ne va bien entendu pas aussi loin que l'article-roman d'origine de l'écrivain gonzo. Il ne fait notamment qu'une très courte allusion à l'héroïne, produit qui pointe son nez dans l'Amérique du début des années 70 et auquel Thompson consacre quelques lignes qui nous éclairent sur ces changements concernant les usages de drogues et sur la fin des utopies, utopies lancées par exemple par un Timothy Leary très médiatisé. Thompson nous dit de lui « *qu'il a bombardé l'Amérique avec ses histoires "d'élargissement de la conscience" mais qu'il ne s'est pas soucié un instant des réalités sinistres et peu appétissantes qui attendaient tous ceux qui le prenaient trop au sérieux.* » A méditer...

